



---

N<sup>o</sup> 13. — 5 Août 1823.

---

## ÉCLAIRS.

*Le libéralisme de Ravailiac et de Damiens.*

*— La légitimité renaissant des débris de l'usurpation. — Le balcon de Ferdinand, la peste d'Alcala. — Les Vierges martyrs de la foi chrétienne et monarchique. — Mina et Morillo. — Grenade, les chevaliers Abencérages, les officiers français. — Le temps présent, satire. — Le bouquet militaire. — Le bulletin des libéraux. — La cravache du Trapiste.*

---

## LES CRIMES DES LIBÉRAUX.

Il existe en Europe une famille auguste dont tous les révolutionnaires sont ennemis déclarés parce qu'elle a donné de grands rois à la France, et surtout parce qu'elle est venue reprendre ses royaumes, qui lui avaient été ravis par une famille d'usurpateurs. Les Bourbons ont, aux



yeux des libéraux , un tort qui durera tant que Buonaparte ne sera pas mort tout entier. Cet homme funeste a laissé un grand nombre d'héritiers répandus sur la surface de l'Europe , et qui saisissent toutes les occasions de revendiquer , par la révolte , les droits qu'ils croient avoir sur le prétendu héritage du prisonnier de Sainte-Hélène.

Il ne faut pas s'abuser , ce n'est pas en haine des rois que les révolutionnaires veulent anéantir la monarchie : c'est en haine des légitimités. Tant que Buonaparte a régné , ils n'ont pas essayé de l'abattre ; aucun des souverains éphémères à qui il avait jeté des royaumes n'a même été menacé par les amans de la liberté. A Naples , les Pepé , les Carascosa , avaient été généraux de Murat , et si nous voyons à Madrid d'anciens serviteurs du roi se ranger parmi les révoltés , on peut être assuré que , traîtres à leur monarque , ils ne demandent maintenant qu'à placer un usurpateur sur le trône. En France , depuis la restauration , quels ont été les auteurs de complots contre la monarchie légitime ? des hommes qui , la veille où leurs trames devaient éclater , se vantaient encore d'aimer le Roi et la Charte , et qui , le lendemain , cherchaient à renverser l'un et l'autre , enfin des libéraux !

Sans entrer ici dans le détail des conspirations ourdies depuis neuf ans contre la famille des Bourbons de France , occupons-nous seulement des crimes tentés sur la personne des princes en particuliers. Et ici quelle douleur ne nous saisit pas en étant obligés de nous rappeler que le duc de Berri , celui qui devait être notre Roi , a succombé sous le poignard d'un assassin. A quelle opinion pouvait se rallier ce nouveau Ravallac ? Il était *libéral* ; son unique lecture était celle qui fait encore les délices des hommes qui se donnent le nom de libéraux : il lisait le *Constitutionnel*. Plus décidé que les hommes de son opinion , il s'est dévoué pour eux ; mais c'est un martyr dont ils célèbrent la fête le treize février , et dernièrement encore ,



dans un dîner *patriotique*, on a bu à la santé d'un second Louvel. Répétons-le donc, Louvel était *un libéral*.

Au moment de quitter la vie, le duc de Berri recueille les forces qui vont l'abandonner, pour annoncer à sa famille et à la France que tout espoir n'est pas perdu, que la duchesse porte dans son sein un dernier gage de son amour, et il expire. Rien ne peut égaler, à cette nouvelle, la rage des libéraux. Eh! quoi : leur Séide aura commis un assassinat inutile ; ils jurent qu'il n'en sera pas ainsi. Il faut frapper en même temps et la mère assez courageuse pour supporter la vie, et l'enfant qui va naître. Les moyens les plus vils sont employés : des explosions ont lieu sous les fenêtres de la nouvelle Marie-Thérèse. Sa grande âme n'en est pas effrayée, le crime est encore inutile. Cependant Gravier et Bouton, auteurs de ce nouvel attentat, sont mis entre les mains de la justice ; interrogés, *ce sont des libéraux*.

Ce parti régicide semblait être fatigué d'attenter à la vie de nos princes, et il se reposait dans le sang qu'il avait déjà versé, lorsque la guerre avec ses complices d'Espagne se déclare ; le fils de l'héritier de la couronne part pour commander à nos soldats ; c'est entre ses mains qu'est remis le sort des révoltés espagnols. Bourbon comme le roi prisonnier, pardonnera-t-il aux geôliers, aux bourreaux de son parent ? Les injures que reçoit Ferdinand ne sont-elles pas communes au duc d'Angoulême ? Il y a donc tout à craindre pour les descamisados. La fureur du libéralisme se réveille contre les Bourbons ; l'arrêt de mort est prononcé. C'est dans un lieu profane qu'avait été frappé le duc de Berri : maintenant les autels seront profanés, le lieu saint sera incendié, la maison du Seigneur n'arrêtera pas la rage qui dévore les assassins, Eh! qu'importe Dieu, pourvu que les Bourbons périssent ! Par un miracle dont tout royaliste doit remercier à genoux la Providence, le prince bien-aimé échappe au dan-

\*



ger qui le menaçait , les auteurs présumés de l'incendie sont arrêtés : *ce sont des libéraux.*

Lorsqu'on a passé en revue un amas de crimes si odieux, on a vu un parti, dont l'existence est attachée à toutes les espèces d'horreurs , lever encore la tête lorsqu'il devrait être dans la poussière. On a besoin de demander à Dieu l'explication d'un tel mystère. Mais non , confions-nous plutôt à sa justice ; tôt ou tard les coupables seront exterminés : la vengeance a pu se faire attendre , mais elle sera sans doute terrible.

Il est donc bien prouvé que libéral est synonyme de révolutionnaire , de régicide , d'incendiaire ; et néanmoins quelques gens honnêtes , trompés par les sophismes des chefs du parti , ne rougissent pas de revendiquer cette dénomination. Le dernier crime de la faction doit leur prouver quelles sont et quelles seront toujours les actions des libéraux. Que les hommes dans l'erreur , qui ont encore quelque principe de vertu , quelque lueur d'innocence , se hâtent donc d'abandonner cette horde de cannibales qui a soif du sang des Bourbons. N'en doutons pas , si Ravillac et Damien vivaient aujourd'hui , ils seraient libéraux. E.

---

### DE LA LÉGITIMITÉ EN 1814 ET DE LA LÉGITIMITÉ EN 1823.

C'est un bien étonnant spectacle que celui offert par le peuple français depuis trente années. A mon avis , cette époque , si longue quand on compte le grand nombre des événemens , si courte quand l'on compte le petit nombre de jours qui leur ont suffi pour s'accomplir , est le tableau en résumé de l'histoire entière de l'esprit humain. On eût dit que le cercle des révolutions avait tourné tout entier sur lui-même : il fallait recommencer de le parcourir. Mais comme les hommes étaient



devenus plus remuans et plus adroits , on fit en quelques jours ce qu'auparavant on avait fait en plusieurs siècles. En peu d'années on vit passer la barbarie révolutionnaire et les violences de l'usurpation , auxquelles succéda le retour de la monarchie légitime.

En cherchant, suivant l'intitulé de cet article , à établir un parallèle entre la légitimité en 1814 et la légitimité en 1823 , ce n'est pas que je prétende faire de ces deux légitimités deux choses distinctes : je ne considère que la différence des situations occasionée par la différence des époques et des événemens. La légitimité est à la fois un fait et un principe. Le principe est impérissable ; mais le fait qui rend le principe visible aux yeux des peuples peut être rendu , par les circonstances qui accompagnent son développement , plus ou moins brillant , plus ou moins obscur.

Ainsi j'examinerai en peu de mots la différente situation de la légitimité aux deux époques que j'ai indiquées , sous les deux rapports qui naissent des circonstances suivantes : de sa puissance sur les doctrines , de son influence sur l'armée française.

Sous le premier rapport , la différence entre la légitimité en 1814 et la légitimité en 1823 est toute en faveur de cette seconde époque. L'événement qui ramena la légitimité en 1814 était bien extraordinaire ; mais qui eût osé croire qu'il allait relever , pour le bonheur de la France , ce qui fut détruit en 93 ? qui eût pu espérer que des débris de l'usurpation renaîtrait la légitimité ? Qu'était donc la restauration de 1814 ? un événement heureux , mais inattendu. Mais ce n'était qu'un fait matériel pour le vulgaire des esprits. En 1823 , au contraire , la légitimité , ayant répondu à tous les sophismes , ayant terrassé toutes les révolutions , est un principe incontestable aux yeux de tous , surtout par cela même qu'il a été long-temps



contesté en vain. En 1814, qui se leva pour rétablir la légitimité? les monarques assemblés. En 1823, qui se lève pour la défendre? c'est non-seulement les rois, mais encore les peuples: car la nation espagnole, veuve de son roi durant quelques jours, marche à la défense de la légitimité, guidée par la légitimité même, qui est pour elle une auréole brillante, un immortel drapeau. En 1814, on reconnut à peine la légitimité renaissante, si peu on l'espérait. La révolution elle-même, ne comptant plus rencontrer un adversaire si formidable, ne la vit pas, car elle n'aiguisa d'abord aucun poignard. En 1814, c'était seulement l'usurpation qui fut vaincue par la légitimité: en 1823, la légitimité triomphe d'un plus redoutable adversaire, de la révolution, cette mère sanglante de toutes les usurpations et de tous les crimes. Et combien celle-ci n'est-elle pas plus redoutable que la première! Car la révolution est le principe mauvais de toutes les erreurs politiques: il faut le combattre à la fois par l'argument et par le fer. Mais l'usurpation, quand elle ne dure pas, est seulement comme un arbre transplanté, qui ne s'est point encore attaché au sol par les racines. La victoire sur la révolution est donc bien plus importante, puisque la révolution est la cause générale de toutes les usurpations.

En continuant ce parallèle sous le rapport des doctrines, dans son rapport avec l'état de la légitimité en 1814 et en 1823, les avantages de cette seconde époque ne sont pas moins remarquables. Dans un siècle où les facultés intellectuelles sont dans un si grand mouvement, les victoires les plus importantes sont celles que la vérité remporte sur l'esprit de sophisme. Et voyez la différence des esprits entre les deux époques. En 1814, on disait: « Ce sont les Bourbons qui reviennent. » En 1823, on dit: « C'est la légitimité qui triomphe. » Car la guerre d'Espa-



gne est peut-être la seule guerre de principes qui ait jamais été faite en Europe. Ce qui le prouve , c'est que les faits d'armes de cette guerre , quelque brillans qu'ils soient , ont bien moins d'importance que la victoire sur les doctrines. Quand un combat est gagné , on ne demande pas : « Combien avons-nous fait de prisonniers ? » mais plutôt : « Combien de constitutionnels ont passé dans les rangs des royalistes ? » Ce que la France royaliste veut , dans cette guerre , ce n'est pas de prouver qu'elle est toujours la première nation guerrière du monde , mais de faire voir qu'elle a raison de défendre la légitimité contre la révolution.

Le deuxième avantage moral que remporte la légitimité en 1823 , c'est que la guerre d'Espagne achève de *royaliser* , si l'on peut s'exprimer ainsi , l'armée française. Dans l'ordre des sentimens militaires , il faut que le soldat et le drapeau se soient donné des gages réciproques. Une armée s'attache à un chef , à une dynastie , par le sang qu'elle leur a sacrifié. En 1815 , par exemple , pouvait-on espérer que le royalisme s'improviserait dans les sentimens de l'armée , toute remplie encore des souvenirs de son ancien chef ! Était-ce en expliquant le danger des révolutions au soldat de Waterloo , qu'il fallait lui faire aimer les Bourbons ! Mais dans la guerre d'Espagne , que de sentimens étrangers les uns aux autres se rencontrent et s'identifient , en quelque sorte , par la fraternité des périls ! C'est un assez beau spectacle de voir un vieux soldat vendéen , combattant à côté d'un vieux soldat d'Arcole ou d'Austerlitz. Et dans ce moment solennel , annoncé par le bruit du canon , où le Français est plus Français encore , on court ensemble à la victoire , et les cœurs battent ensemble , en prononçant les noms sacrés des Bourbons et de Henri IV. Qu'un fils de France , attendri en voyant tous ces guerriers unis sous le même drapeau , leur crie : *Enfans , le Roi vous voit* , ces mots retentissent à la fois



dans toutes les âmes , comme au temps où le vaillant la Trémouille adressait à ses soldats cette harangue chevaleresque. Je crois que , décidément , en France , le bruit du tambour est royaliste. C. D\*\*.

---

## CORRESPONDANCE.

Suivez-moi , je vous ferai connaître Madrid.

LESAGE.

Nous sommes entrés par la porte de San-Vicente. La route qui conduit du Prado à Madrid est agréable ; il y a des arbres et beaucoup de fraîcheur. L'on retrouve le Mançanarès à quelque distance ; il coule à votre gauche. De grands murs sont à droite. L'on arrive près de la ville sans l'apercevoir. Une belle fontaine se présente , une porte triomphale est en face : l'on entre à Madrid.

Un grand monument blanc est élevé à votre droite : c'est le palais du roi. Vous montez une avenue d'arbres. Après quelques pas dans une belle rue formée par les dépendances du château , vous passez devant la douane royale. Elle s'étend d'un côté sur une place qui n'est point terminée ; des planches , comme celles qui masquent les alentours du Louvre , empêchent d'apercevoir les maisons démolies et les constructions commencées. La façade principale regarde un espace de terrain vide.... ; à droite , une balustrade et la vue de la vaste plaine terminée par les montagnes de Guadarama ; à gauche , des baraques et des corps-de-garde ; en face du palais , une grande entrée voûtée qui conduit à la place Sancta-Maria.

Nous avons regardé le balcon où Ferdinand se montrait... La garde royale espagnole n'y vit personne le jour qu'elle alla combattre et mourir.

C'est un bâtiment qui , par sa construction et son emplacement , donne un souvenir du Louvre et du château de Versailles. Ses volets fermés , son abandon , les tristes événemens dont vous parlent ses murs , le rendent aussi triste que ce dernier. Comme dans les cours du séjour de Louis XIV , il y a là de grands souffles de vent , car c'est une situation très-élevée. La vue de la plaine



est triste; elle est sèche, aride et d'un jaune fatigant, comme toutes les plaines d'Espagne. Il n'y a qu'une ligne de verdure: c'est le cours Mançanarès qui se dessine sur ce fond uniforme.

On compte à Madrid 506 rues et places, 7,398 maisons. C'est une grande et belle ville; les rues sont généralement droites et larges; le pavé est pointu et glissant, mais il y a des trottoirs en pierres lisses et carrées pour les gens à pied.

Le vent faisait voler les draperies des fenêtres; les cloches sonnaient et le peuple courait vers la place où l'on espérait voir le Prince généralissime. Les moins curieux, de leurs portes et de leurs croisées, nous saluaient avec les cris accoutumés.

Le Prince était entré la veille par la porte d'Alcala: c'est la plus belle entrée de la ville. On laisse à gauche le Retiro et ses bosquets; on traverse le Prado, raffraîchi par ses belles fontaines; la rue d'Alcala se présente avec une largeur telle, qu'elle semble une vaste plaine; elle va en mourant. L'on admire à droite la grille et la façade du dépôt de l'artillerie, l'ancien palais du prince de la Paix, plus loin le bâtiment de la douane. On passe entre deux rangs de petites voitures et de mules qui font sonner leurs grelots (ce sont les fiacres de Madrid); on trouve une fontaine.... on est sur la place del Sol. C'est là le centre de la ville; c'est là le point de ralliement pour tous ses habitans. C'est l'endroit le plus vivant et le plus fréquenté de Madrid, surtout quand la chaleur ne s'est point encore fait sentir ou quand elle s'est retirée. On y vient lire les journaux; on s'y rassemble comme dans le jardin du Palais-Royal; des groupes se forment autour des faiseurs de nouvelles; les promeneurs les traversent pour se rendre au Prado, où les appelle peut-être l'heure du rendez-vous. Les montagnards des environs, dans un coin de la place, appuyés sur leurs bâtons recourbés, et enveloppés dans leur couverture rayée, parlent des affaires qui les ont conduits à la ville, ou regardent avec surprise le soldat français qui passe, bras dessus, bras dessous, avec le soldat espagnol. Le son d'une guitare réunit toutes les femmes autour du pauvre aveugle qui chante le roi captif et les douleurs de la patrie. Les politiques discutent et s'échauffent, et le vendeur d'eau à la glace promène sur son dos son long pot de grès, et offre le raffraîchissement économique aux orateurs altérés.

Le bâtiment de la poste est le plus bel ornement de cette



place. Il était, ce jour-là, décoré avec une élégance rare; le portrait de Ferdinand paraissait au milieu des draperies blanches et bleues qui se balançaient autour des nombreuses croisées : la foule le saluait en passant. Des femmes et des enfans, le soir, dansaient devant lui au son des castagnettes.... J'en ai vu d'autres qui s'éloignaient en essuyant leurs yeux.

Ces draperies de différentes couleurs font bien, la nuit, avec les illuminations; chaque balcon soutient deux flambeaux de bois résineux; les maisons sont très-élevées; chaque fenêtre à son balcon, et il est facile de se figurer la clarté et l'effet qui résultent de ces illuminations générales.

Le Mançanarès ne coule point dans la ville. Quand vous sortez par la porte de Tolède, vous trouvez un beau pont qui le traverse; plus loin, il va baigner des allées et un grand pré où il y a des promeneurs le dimanche.

J'ai vu Madrid des hauteurs du Retiro : il serait difficile de compter les flèches, les dômes, les tours qui s'élèvent de toutes les parties de la ville. Ce ne sont plus les pointes de nos monumens religieux; il y a dans ces constructions quelque chose de mauresque : sans la croix qui les domine, on les prendrait pour des minarets d'une ville asiatique. Ce n'est point le seul souvenir qu'ait laissé de son passage en Espagne ce peuple qui s'indigna parce que *terre manquait à la loi du prophète*.

Quelques heures après notre entrée à Madrid, je suis passé dans une rue écartée, qui avoisine le palais. Le peuple, en tumulte, était rassemblé devant la façade toute neuve d'un bâtiment isolé. Les statues de plâtre qui chargeaient l'entrée avaient été renversées.... : on dansait sur leurs débris. Plus loin il y avait un grand feu et des papiers qui brûlaient encore. La croix qu'on avait mise là par un reste d'habitude avait été seule respectée, et l'inscription : *Le pouvoir de faire des lois appartient aux cortès et au roi*, avait changé de sens sous le marteau des correcteurs : on ne lisait plus que le dernier mot; les cortès avaient disparu.

Le même désordre régnait dans l'intérieur. Des hommes furieux jetaient des bustes et traînaient des statues le long des degrés du grand escalier. La salle des séances avait perdu toutes ses sentences, toutes ses emblèmes patriotiques; la tribune, le fauteuil du président, les sièges des factieux, étaient abandonnés aux malédictions et aux jeux dérisoires d'une foule exaltée. La son-



nette s'agitait pour faire entendre le cri de *Mort à la constitution!* et l'on répondait ; *Vive le roi absolu!* des places d'où, tant de fois, s'échappèrent tant d'invectives contre la royauté.

Ce sont ses défenseurs qui ont sauvé le monument législatif d'une ruine complète et certaine. Des grenadiers de la garde parurent....: le peuple se retira sans résistance. Au reste, cette fabrique d'actes révolutionnaires n'avait rien d'imposant. La salle est petite; la toile grossièrement peinte et le plâtre façonné en gauches statues décoraient son enceinte mesquine. Les révolutionnaires d'Espagne, comme ceux de France, étaient pressés de jouir. Sois le matin, à midi il leur fallait l'apothéose....; ils gravaient avec complaisance leur immortalité sur des tables de carton et sur des autels de plâtre...: braves gens, qui devaient s'en remettre du soin de l'assurer, au souvenir du mal qu'ils ont fait, et à la haine de tous les peuples!

*Le vieux Dragon.*

---

## LETTRES VENDÉENNES.

L'histoire des combats que les Vendéens livrèrent à la république demeure encore à faire. La plupart des documens relatifs à ce peuple de géans, et qui n'ont pas été anéantis dans la flamme ou sous les décombres, n'existent que dans la mémoire de quelques hommes. Tout ce qui peut servir à la recherche de ces documens est donc précieux pour la postérité, et c'est à ce titre que nous avons exprimé le désir de voir bientôt paraître *les Lettres vendéennes*, ouvrage de M. Walch. Nous avons des raisons de croire que cet écrit ne tardera pas à voir le jour. En attendant, nous profitons de la précieuse faculté qui nous a été donnée d'en publier quelques fragmens. La lettre qu'on va lire contient un de ces faits qu'on ne saurait trop rappeler aux contemporains, parce qu'il fait voir de quels crimes la révolution et les révolutionnaires sont capables.



*Extrait d'une lettre sur Nantes.*

..... Le Bouffay, qui sert aujourd'hui de prison, fut aussi bâti par Conan-le-Tort, en 990. Budic, comte de Nantes, renfermé dans ce château fort, y fut assiégé pendant deux ans par Geoffroy, duc de Bretagne. La place qui l'entourait et qui était également fortifiée, pouvait, en cas d'attaque, servir d'enceinte de refuge à la population entière de Nantes. Dans les jours affreux de notre révolution, la destination de cette place avait bien changé : ce n'était plus le salut qu'on y venait chercher, on n'y trouvait que la mort. Là, nos bourreaux avaient élevé leur sanglant autel ; là, les pavés ont disparu sous le sang innocent. Ce n'est point une exagération : on fut obligé de faire faire un conduit pour deverser le sang dans la Loire. On craignit que le sang de tant de victimes ne donnât la mort aux habitans de la place. On y vend aujourd'hui des fruits et des fleurs.....

En 1814, les prêtres et les fidèles de la paroisse de Sainte-Croix vinrent en procession sur la place du Bouffay, y dressèrent un autel au Dieu des miséricordes, et demandèrent, à genoux, à l'endroit même où fut l'échafaud, la paix du ciel pour les victimes, et le repentir pour les bourreaux.....

Il faut taire le nombre effrayant des royalistes immolés sur cette place : leurs noms se sont perdus dans un fleuve de sang. Il suffira de dire que l'instrument de mort y était en permanence, et qu'à plusieurs reprises les bourreaux furent obligés de demander quelques instans de repos..... Ce fut alors que les bateaux à soupape furent inventés !....

Par pitié pour nous, Dieu a placé la force auprès du malheur, et la vertu à côté du crime. Au milieu de ces cruelles horreurs, des traits de piété et de grandeur d'âme se montrèrent souvent.



Tous les habitans de Nantes conservent le souvenir de quatre jeunes sœurs ( mesdemoiselles de la Métairie ). Privées de leur père , de leur mère , elles vivaient aux lieux qui les avaient vues naître. Elles ne savaient pas que secourir les pauvres , soigner les malades , consoler les affligés , c'était se rendre *suspect* ; que c'était chercher à reconquérir une funeste influence sur les gens de campagne , que c'était en un mot renouveler les torts des seigneurs d'autrefois. Sans expérience , elles faisaient le bien : aussi elles furent dénoncées. Obligées de fuir , de se cacher , les *bleus* les arrêterent dans une ferme , avec trois de leurs cousines , aussi coupables qu'elles. Amenées devant le tribunal révolutionnaire , ces sept femmes , dont la plus âgée n'avait pas vingt-quatre ans , furent condamnées à mort , et l'exécution fixée au lendemain.

(\*) C'en est donc fait : déjà sous la lugubre enceinte

A retenti l'arrêt dicté par la fureur.

Dans un muet murmure , étouffé par la crainte ,

Le peuple qui l'écoute exhale son horreur.

Regagnez des cachots les sinistres demeures ;

O Vierges ! encor quelques heures. . . .

Ah ! priez sans effroi , votre âme est sans remord.

Coupez ces longues chevelures. . . .

Où la main d'une mère enlaçait des fleurs pures ,

Sans voir qu'elle y mêlait les pavots de la mort.

Bientôt ces fleurs encore pareront votre tête ;

Les anges vous rendront ces symboles touchans :

Votre hymne de trépas sera l'hymne de fête

Que les Vierges du ciel rediront dans leurs chants.

Les vierges innocentes furent aussitôt conduites au cachot de l'Horloge : c'était là que l'on renfermait les condamnés qui n'avaient plus que quelques heures à vivre.

---

(1) *Vierges de Verdun* , par A. Hugo.



Placés sous l'horloge, ils pouvaient compter non seulement les heures, mais les minutes qui leur restaient. La vie leur échappait ainsi goutte à goutte, et les malheureux, seconde par seconde, se sentaient poussés par la main du Temps vers la redoutable éternité.

Descendues dans cette espèce de tombeau, mesdemoiselles de la Métairie et leurs trois cousines entendirent la porte se refermer sur elles.... Cette porte les séparait à jamais de tout ami, de tout défenseur, de toute espérance d'être sauvées sur la terre... : et cependant elles ne font point entendre les cris du désespoir; elles tombent à genoux; elles savent qu'il n'y a point de cachot si profond où Dieu ne descende pour soutenir ceux qui espèrent en lui... Elles l'implorèrent, elles prient leur mère, qui les a précédées dans le ciel, de leur obtenir la force de mourir, ... de mourir si jeunes! ... et quand tant de jours encore leur semblaient réservés! ... Pendant leurs prières, leurs larmes, leurs embrassemens, les heures coulent, la nuit passe, le jour vient, le moment de l'exécution arrive. . . . Des pas se font entendre dans l'escalier qui conduit au cachot. . . . les verroux de la porte crient. . . elles se prosternent de nouveau et invoquent le Dieu des martyrs; puis, se relevant, elles s'embrassent, et disent au geôlier: *Nous voilà.*

Une foule cruellement curieuse remplissait la place depuis plusieurs heures. Quand les sept jeunes filles parurent sur le perron du Bouffay, un murmure sourd se fit entendre parmi le peuple: c'était la pitié qui le faisait naître. Mais ce sentiment fut bientôt étouffé; les cris *à bas les nobles! les aristocrates à la guillotine*, proferés par des hommes de sang, furent répétés par la multitude.

L'exécuteur des *vengeances nationales*, à travers la foule pressée, fraie un chemin à ses victimes. Elles arrivent à l'échafaud. L'aînée de mesdemoiselles de la Métairie



Elle monte la première , en indiquant le ciel à ses jeunes sœurs , qui prient en se tenant embrassées.

Elle est délivrée de la vie !

La seconde , la troisième lui succèdent.

La dernière reste seule : son moment suprême est arrivé. Elle se relève de la terre où elle priait ; elle monte aussi les marches ensanglantées... Le bourreau veut l'attacher ; il lui ôte les mains qu'elle tenait sur son visage pour ne pas voir les corps mutilés de ses sœurs... Alors la jeune vierge apparaît dans toute sa beauté ; ses larmes n'avaient pu effacer sa jeunesse , elle venait d'avoir quinze ans ; elle regardait le ciel ; un enthousiasme divin éclatait dans ses yeux ; elle semblait un ange prêt à s'envoler loin du séjour des crimes et des douleurs. Le bourreau la regarde , et lui-même se sent un mouvement de pitié.... Il laisse retomber le bras qu'il étendait déjà vers elle. Il la montre au peuple en disant : « Elle est trop jeune , elle n'a pas quinze ans. »

« Grâce ! grâce ! » s'écrie-t-on de toute parts ; « la république lui pardonne , elle n'a pas l'âge de mourir. » Du haut de l'échafaud , la jeune fille dit à la foule : « J'ai plus de quinze ans.... Vous avez tué mes sœurs , je suis aussi coupable qu'elles. »

« Non , non , » répond la multitude ; « descendez de l'échafaud : la république vous pardonne , votre grâce est accordée. »

« Je ne veux point de pardon , je ne veux point de grâce ! » s'écrie l'innocente créature. « Je vois mes sœurs , elles montent vers le ciel , elles m'appellent , elles m'attendent. Oh , par pitié , *monsieur* le bourreau ! faites-moi mourir... Je suis coupable... coupable comme mes sœurs... Je déteste , je hais la république. *Vive le Roi !... Vive le Roi !* »

« Eh bien , qu'elle meure donc ! » répliquèrent quelques voix...



« Qu'elle meure donc, » ajouta la foule... A regret l'exécuteur se saisit de la victime... Et bientôt l'ange avait rejoint les anges.

L'homme de sang dont le métier est de tuer, et qui d'une main indifférente avait fait tomber tant de têtes, ne put effacer de son souvenir la mort de cette si jeune victime. Le lendemain il ne reparut point sur l'échafaud, et peu de jours après il mourut.

En écoutant ce récit, j'ai cru entendre raconter une de ces histoires des premiers jours du christianisme, alors que les Agathe, les Agnès et les Théodosie mourraient pour la foi, et s'offraient à l'Éternel comme des colombes sans tache.

---

*Médailles biographiques*, par M. Régnault-Warín (1).

MINA, MORILLO.

C'est un événement monstrueux et qui n'a pu être observé qu'après une révolution destructrice de tous les sentimens généreux, c'est un phénomène effroyable que cette fureur effrénée avec laquelle de prétendus français s'attachent à élever par leurs louanges de misérables factieux qu'on ne saurait flétrir par trop de mépris. Les gens qui se disent éminemment *nationaux* ne cessent depuis le commencement de la guerre de déprécier avec perfidie les faits d'armes de nos braves, tandis qu'ils changent la fuite des ennemis en résistance, et leurs défaites en victoires. Jusqu'à présent il n'y avait guère que les journaux libéraux qui eussent donné ce scandale; mais voici que le sieur Plan-

---

(1) Paris, chez l'éditeur, quai Saint-Michel, n° 15. Au Palais-Royal, chez tous les marchands de nouveautés. Les médailles sous presse sont : MM. de Châteaubriant, de Villèle, le Trappiste, Iturbide empereur du Mexique, Ballesteros et Riégo.



cher renchérit encore sur leur impudence, en faisant frapper des médailles en l'honneur de *Mina* et consorts. Il suffit de trahir son roi pour mériter d'être canonisé au consistoire du *comité directeur*. Conçoit-on une haine semblable de la monarchie ! Comment a-t-on osé offrir à des Français l'image de l'égorgeur-incendiaire de Castel-Follit ; les traits hideux de cet homme qui , durant la guerre de l'indépendance , s'est abreuvé du sang de nos frères , et a montré à l'égard des prisonniers une cruauté qui faisait horreur aux Espagnols eux-mêmes , et dont celle des tigres n'approche pas ? Et qu'on vienne nous dire après , que la révolution n'a pas tout démoralisé en France !

Une autre médaille représente *Morillo*. La notice qui l'accompagne dépeint ce général comme un homme habile , mais sans foi , et plein de cruauté. S'il n'était point rentré dans le devoir , sans doute on l'aurait traité aussi favorablement que *Mina* ; malheureusement il a reconnu et réparé ses erreurs : ce sont là de ces mouvemens généreux que les révolutionnaires ne pardonnent jamais.

Nous nous sommes étendus plus que nous ne voulions sur cette ignoble spéculation ; le public en fera justice. Ce qui nous étonne , c'est de voir le libraire *Plancher* mêlé pour la dixième fois à des actes répréhensibles : il paraît que cet homme est incorrigible.

---

## L'OFFICIER FRANÇAIS

DANS LA PATRIE DES ABENCÉRAGES.

Grenade, 17 juillet 1823.

Sur cette terre de délices , sous ce ciel où les anciens avaient placé l'Élysée , je me repose un peu , mon cher ami , de mes longues fatigues ; je tâche de calmer mes chagrins , qui sont tous dans notre séparation.

J'ai vu de belles antiquités , et particulièrement des antiquités



mauresques. Que n'avons nous pu pénétrer ensemble dans les lieux que je viens de visiter, dans ces forêts de palmiers, sous ces bois d'orangers, de myrthes et d'aloës ! y revenir n'est pas facile. Ils sont bonnes gens, en Andalousie ; mais même en temps de paix, il faut une compagnie de dragons pour faire trois lieues. On attend des caravanes, l'on marche comme en Turquie, et cela même a des charmes. Imaginez-vous, mon ami, que tout ici a conservé la couleur de l'Orient. Les maisons sont encore de forme mauresque. Plusieurs cours, un jardin orné de fontaines de marbre blanc, mille fleurs délicieuses par leur éclat et par le parfum qu'elles répandent, voilà ce que l'on trouve dans chaque habitation, où l'on entend le murmure de l'eau niévée (glacée), qui s'élançe en jet ou tombe en cascade.

Trois fois par jour des domestiques brûlent des aromates, notamment une plante qui croit dans la Sierra de Cordova et de Grenade, et qu'ils nomment *alacéma*. C'est l'odeur la plus douce que je connaisse.

La première cour de chaque demeure est ordinairement plantée d'orangers, grands comme nos tilleuls de France. Là on reçoit les personnes qui n'ont pas habituellement accès dans la maison. La seconde cour est pour la famille et les amis. Cet endroit, le plus délicieux de l'habitation, renferme toujours une fontaine de marbre, souvent précieux, et un jet d'eau. Tout cela est entouré d'*adelfa*, de *louisa*, de *limon*, et je doute que dans le monde entier l'on trouve quelque chose de plus enchanteur. Autrefois, cette seconde cour était le sanctuaire de l'Arabe. Ces petites croisées treillagées que je vois là devant moi, car j'habite une salle de la seconde cour, éclairaient jadis un harem. Cette fontaine que j'entends porte encore une légende tirée de l'Alcoran.

Il faut vous dire, mon cher ami, que nous sommes adorés des habitans de l'Andalousie. Les constitutionnels eux-mêmes nous rendent un culte. Il est vrai qu'ils ont grand besoin de notre appui. Dans le logement que j'occupe, mon titre d'officier français m'a rendu le protecteur de la maison : aussi vous n'imaginez pas les soins délicats dont je suis l'objet. Toute la journée l'on brûle des parfums dans ma chambre, et chaque soir l'on a soin d'attacher un bouquet au chevet de mon lit, pour écarter les mauvais songes.



Mon excellent ami, si vous n'étiez pas à Paris, j'attendrais ici le sommeil éternel.

Que Dieu bientôt nous réunisse !

T....r.

---

Gilbert a fait la satire du XVIII<sup>e</sup> siècle : un anonyme vient de faire celle du temps présent. Nous n'entreprendrons pas de décider qui l'emporte le plus par le ridicule et la folie, ou du siècle où nous vivons, ou de celui qui l'a précédé ; mais nous pensons qu'il manquera toujours quelque chose au temps présent, tant qu'il ne se montrera pas un Martial, un Boileau, ou tout au moins un Gilbert pour châtier, avec le fouet sanglant de la satire, les travers et les vices de notre époque. M. d'A. B., dans les vers qu'il vient de publier, réussit assez bien quelquefois à gourmander au moins les méchants écrivains, les rimeurs ennuyeux. Voici un échantillon de son savoir faire en ce genre :

Mais qu'on m'ose vanter Tissot, protégé habile,  
 Qui se croit un Racine et travestit Virgile ;  
 Guizot, le lourd Guizôt, qui, dit-on, des Gaulois  
 Dans sa tête pesante a retrouvé les droits ;  
 Et ce bon Kératry, qui, pour chercher la gloire,  
 Des arts, sans les connaître, ose tracer l'histoire ;  
 L'ennuyeux Saint-Simon, le pesant Dumoulin,  
 Carion, Dupaty, Jacqueminot, Orvin,  
 Et ce tas de grimauds dont la plume vénale  
 Va semant en tous lieux l'encens et le scandale !  
 Ah ! mon cœur indigné se soulève, et mes vers  
 Coulent comme un torrent pour peindre ces travers. !

Puisque l'auteur du *Temps présent* traite avec cette irrévérence les Pradon et les Cotin de notre époque, les journaux libéraux, grands proneurs de l'orgueilleuse in-médiocrité littéraire, ne tarderont pas à le déclarer l'ennemi des lumières.

---



## LE BOUQUET MILITAIRE.

Quoique le jour de Saint-Henri soit déjà loin de nous, nous ne croyons pas qu'il soit trop tard pour rappeler que, dans ce jour de fête, les musiciens du 6<sup>e</sup> régiment de la garde ont exécuté devant les Enfans de France et leur auguste mère, *le Bouquet militaire*, morceau à grand orchestre, dont les paroles sont de M. Charpentier, et la musique de M. Müinchs. Nous savons que madame la duchesse de Berry, après avoir entendu ce charmant morceau, a voulu que les deux auteurs lui fussent présentés, pour qu'ils reçussent de sa bouche les félicitations bienveillantes que S. A. R. leur a adressées.

Le bouquet offert au jeune prince, par les musiciens du 6<sup>e</sup> régiment, était un grenadier chargé de ses fleurs. Le couplet suivant expliquait l'intention de ceux qui offraient ce bouquet :

Aux soins touchans qu'à ton jeune âge  
 Prodigue un zèle généreux,  
 De fleurs d'un aimable présage  
 Ajoutons le symbole heureux.  
 Que sur ton front, parmi les roses,  
 L'immortelle vienne briller;  
 Mais près du lit où tu reposes  
 Plaçons toujours un grenadier.

Au surplus, *le Bouquet militaire*, arrangé pour le piano et la guitare, se vend chez Piccini, boulevard des Italiens, n<sup>o</sup> 11.

## BULLETIN LIBÉRAL.

L'armée française occupe toute l'Espagne; il n'est pas moins vrai qu'elle n'a remporté jusqu'ici aucun avantage. Les dangers auxquels elle est exposée sont immenses, attendu que le peuple espagnol l'accueille à bras ouverts.



L'armée constitutionnelle a fui partout , ce qui n'empêche pas qu'elle ne soit fort redoutable.

L'Abisbal a quitté le parti révolutionnaire ; peu importe pour la cause de la liberté : ce n'est qu'un homme de moins.

Salvador s'est suicidé : ce n'est qu'un homme de moins.

Sarfield s'est joint au baron d'Erole : ce n'est qu'un homme de moins.

Morillo marche contre Quiroga : ce n'est qu'un homme de moins.

Wilson est blessé , il retourne en Angleterre : ce n'est même pas un homme de moins.

D'autres imiteront Sarfield et Morillo : c'est égal , ce ne seront que des hommes de moins. A la rigueur , pour créer un Etat libre , ce ne sont pas les hommes qui sont nécessaires , mais bien les principes. Si les hommes nous manquent , il nous restera toujours des principes , et cela suffit pour assurer le triomphe de la liberté. C'est ainsi qu'elle brille de tout son éclat en Portugal , à Naples et dans le Piémont.

Ballesteros a fui pendant un mois devant le général Molitor , son armée est presque entièrement débandée ; Zayas et ses soldats ont imité cet exemple : il ne faut tenir aucun compte de ces désastres , et répéter avec le *Journal du Commerce* que Zayas tient tête au général Molitor , et que Ballesteros va enlever le prince généralissime sur la route de Cordoue.

Pour compenser la prise du Férol , les journaux radicaux de Londres annoncent que le général Bourck a été blessé devant la Corogne. Il faut croire les journaux radicaux et n'ajouter aucune foi aux bulletins datés de Madrid.

Mina a répandu la terreur dans la Catalogne. Il a laissé sur le chemin qu'il a parcouru une longue trace de sang. Les amis de la liberté doivent nier les crimes de Mina , et



crier de toutes leurs forces qu'une réaction sanglante s'opère dans toute l'Espagne.

Ceux des amis de la liberté qui fréquentent la Bourse ne manqueront pas de dire chaque jour que le commerce est anéanti, attendu le fâcheux succès de nos armes et la hausse funeste des fonds publics.

---

## ÉCLATS.

Tous les théâtres de Paris s'occupent de répéter des pièces de circonstance pour la fête du Roi. Il sera permis, cette fois, de chanter la gloire des soldats français qui se battent sous le drapeau blanc. On assure que tous les militaires qui sont à Paris iront applaudir les exploits de leurs camarades, et qu'ils se consoleront ainsi de ne pas les partager.

---

Les cortès de Cadix, voulant récompenser l'incroyable activité de leurs défenseurs, ont créé une commission qui sera chargée de décerner le prix de la course à celui de leurs généraux qui l'a le mieux mérité. MM. Zayas et Ballesteros sont au premier rang parmi les candidats. Il paraît que c'est ce dernier qui aura le prix d'excellence, Mina n'aura que le second prix, et Zayas se contentera d'un accessit. On assure que Pépé est nommé président de la commission.

---

Les journaux libéraux, qui avaient bien leurs raisons pour cela, ont annoncé que des provisions entraient à tous momens dans le port de Barcelonne. Nous apprenons, de source certaine, qu'effectivement plusieurs vaisseaux ont pénétré dans cette ville; mais ils ne contenaient que des collections du *Constitutionnel*, du *Pilote*, du *Courrier français* et autres *ejusdem farinae*. Il n'y a là que de quoi nourrir l'esprit des braves révoltés espagnols, mais on sait que ces messieurs se contentent de peu.

---

Depuis long-temps il existe des théâtres français à Amsterdam, à Berlin, à Saint-Petersbourg, à Vienne. Pour compenser un si glorieux privilège, il paraît que de bons Français vont établir un



théâtre allemand à Strasbourg. On assure que MM. Kécklin et Voyer d'Argenson, députés de l'Alsace, figurent au nombre des actionnaires de ce théâtre Welche.

---

Goupilleau de Montaigu, ancien conventionnel régicide, vient de mourir dans la ville dont le nom lui avait servi à se faire une espèce de titre féodal. A sa dernière heure le repentir n'a point approché de son cœur. Il est mort comme un homme qui n'a ni Dieu, ni foi, ni loi.

Goupilleau de Montaigu, frère de Goupilleau de Fontenay, était riche. Électeur de son département, il avait donné sa voix à M. Manuel. Le mandataire a pleinement justifié le vote du régicide.

---

Un citoyen s'écria dimanche soir, en voyant le ballon de Mlle Garnerin : « Quel malheur que chacun des héroïques guichetiers de Ferdinand n'en ait pas un pareil : ils pourraient « *faire un trou à la lune*, comme c'est l'usage en pareil cas. »

---

Il paraît que Mina est en pleine convalescence, et qu'il n'attend plus, pour reprendre l'offensive, que du *courage*, des *hommes*, des *munitions*, des *vivres* et de l'*argent*. Le comité directeur se néglige.

---

Nos révolutionnaires ne peuvent pas se persuader que leurs *frères et amis* soient battus sur tous les points en Espagne. Ils ressemblent à ces gens à qui l'on demande, après leur avoir fortement marché sur le pied, si on leur a fait mal, et qui vous répondent ingénument : « *Au contraire!* »

---

Le transfuge français qui a eu les deux jambes emportées dans la dernière sortie de Cadix a été enterré auprès du village de Chiclana. On a gravé sur sa tombe les paroles suivantes :

« Préparer des incendies révolutionnaires, c'est allumer son « propre bûcher. »

---

Une lettre d'un négociant de Cadix porte que rien n'égale l'ardeur et l'activité des cortès. Chacun d'eux met la main à l'œuvre avec la meilleure volonté du monde ; les uns tirent les caissons, les autres portent les fusils, tous transportent les muni-



tions, les bombes et surtout les boulets. Cette opération fatigante n'a pas l'air de leur coûter le moindre effort. On dirait, ajoute la lettre, que ces braves gens sont nés pour *traîner le boulet*.

---

Dans une de ses dernières expéditions contre les *constitutionnels*, le Trapiste ayant perdu sa *cravache*, un de nos meilleurs comédiens en retraite s'est empressé de lui envoyer la sienne accompagnée de ces mots : *Elle ne cassera pas, j'en ai fait l'épreuve sur la face d'un de nos plus gros radicaux*.

---

Le conseil de salubrité de Cadix, craignant que la fièvre jaune n'atteigne les cortès s'ils demeurent trop sédentaires, leur a prescrit de faire quelques petites *sorties* afin de prendre l'air; mais ces messieurs ont répondu que nous les traitons trop mal quand ils essaient de mettre le nez dehors, et que d'ailleurs, il n'était pas permis à des hommes libres de se promener sous l'influence des *bayonnettes étrangères*.

---

Il n'a été trouvé dans l'église de Madrid où les sbires de l'Empécinado ont mis le feu, qu'une seule *lanterne*. Quelques personnes assurent que c'est celle d'un journal du soir qui s'imprime à Paris.

---

Ce pauvre Robert Wilson ! on va l'amputer d'une jambe : du moins il saura maintenant *sur quel pied danser*.

---

Le *Morning-Chronicle* ayant annoncé que les Français avaient été battus devant la Corogne, il y a eu grande fête dans les bureaux du *Pilote*; on y a même dansé; mais on ignore qui paiera les violons. Le *Moniteur* nous l'apprendra.

---

*Extrait d'un ordre du jour de Mina.* Un patriote français ayant eu les cuisses emportées par un boulet devant Cadix, il est enjoint à l'avenir à tout *homme libre* de prendre ses jambes à son cou, pour éviter un pareil malheur.

---

IMPRIMERIE DE GUIRAUDET, RUE SAINT-HONORE, N° 315.